LE

Coffret de Violettes.

I

Il y avait écrit en lettres bleues sur la petite boutique :

A LA MODESTIE

A travers les carreaux on voyait des monceaux de fleurs s'étager, et tout le gai printemps souriait en couleurs chatoyantes, par gerbes jonchées. De loin, dans la perspective de la rue, les vitrines s'offraient comme l'entrée d'un charmant paradis, et le jeune étudiant qu'attristait l'aridité des codes, se sentit attiré par la lointaine verdure qui, comme un sourire de jeunesse, le charmait. Il hâta le pas et se trouva bien vite au seuil de la demeure.

—Je ne suis pas dévot, et, pourtant, pensa-t-il, ça me donne envie de prier avant d'entrer, toutes ces fleurs ! Je me souviens des reposoirs de Bretagne.

C'est bien sûr une petite madone qui garde cette chapelle.

Il entra, les yeux baissés, avec la superstition d'une surprise.

Quand il les leva, une charmante enfant était devant lui, qui lui souriait et dont, les petites dents blanches s'emperlaient d'une gaieté franche. Oui, oui, c'était bien certainement cela : il ne s'était pas trompé ! C'était bien elle, la petite Madone !

Il n'avait jamais si bien prévu les choses.

Jamais, non plus, il ne s'était senti aussi embarrassé, et ses regards, s'abaissaient avec incertitude vers les fleurs ; il ne savait lesquelles choisir.

— Prenez ces belles violettes, monsieur, disait la voix limpide de l'enfant.

Il accrocha le petit bouquet à sa boutonnière, avec la persuasion d'emporter ainsi un peu de bonheur avec lui et de ne plus être aussi triste à l'avenir.

Dans la rue, ce fut comme un parfum qui l'inonda de ses senteurs, et il rentra chez lui émerveillé de ces fleurs dont le charme finit par l'obséder outre-mesure.

Dans le silence de sa chambre, incliné sur ses livres, peu à peu, il s'assoupit ; la lampe claire jetait autour d'elle une douce lueur qui planait avec crainte parmi les ombres. Il avait placé des violettes sur la table, près de lui, dans un verre d'eau. Un peu de leur arome se répandit par toute la pièce, et les vieux livres maintenant, semblaient moins anciens, la poussière moins épaisse, et un rayon de vie semblait filtrer — comme pour la chasser — sur la mort de tout les objets.

Réveillé, le jeune homme essaya d'écrire. Il devait préparer sa thèse, faire sa dissertation sur les *Pandectes* de Justinien, et ébaucher son traité sur l'étude des Codes byzantins. Mais sa main nouchalante allait, sans ordre, de l'encrier à la feuille, et il restait inerte sans trouver rien. La reflexion lui alourdissait le front et il se courbait sur la table comme si ses méditations profondes l'eussent entièrement absorbé.

Enfin, il écrivit.

Mais, tout-à coup, il eut un soubresaut ! Ce n'était plus du Code, cela ! Ne voilà-t-il pas qu'il faisait des vers, maintenant, comme un collégien ?

La première surprise passée, il acheva son petit poème et l'orna, plus qu'il ne fallait, de rimes riches ; et, alors, surgit devant lui la fine silhouette de la petite marchande de fleurs.

—Ah ! non ! s'écria-t-il, non, décidément, je ne suis pas fait pour la jurisprudence !

Mais la lampe baissait. Et levant les yeux, le jeune étudiant aperçut sur la cheminée le coffret laqué que sa mère lui avait donné quand elle l'avait envoyé, du fond de sa province, à Paris. Un scrupule pieux lui passa par l'esprit : il se leva, prit les fleurs pâles entre ses mains, les approcha de ses lèvres et les jeta dans le coffret.

Le lendemain, il en jeta encore d'autres.

Et le coffret devint bientôt le petit cercueil des violettes.

Presque tous les jours, René s'en allait vers la petite boutique bleue, comme au hasard de la promenade, et il entrait. Il sut bientôt que la jeune fille s'appelait Fanette, qu'elle avait seize ans et qu'elle riait toujours. Ses grands yeux clairs lui devinrent familiers, ainsi que sa bouche pâlie un peu et ses jolies boucles éparses sur le front.

Mais les pensées graves de René étonnaient Fanette. Elle ne comprenait pas les propos qu'il tenait, et quelquefois elle restait à le regarder, comme pour attendre une explication. Le jour où elle le comprit mieux fut celui où il lui enseigna par un baiser sur sa main tout ce que ses beaux discours n'avaient pu lui apprendre. Une fois, elle lui demanda :

—Pourquoi préférez-vous les violettes ?

Il répondit :

—Parce que c'est un peu vos yeux,—et quand il y a de la rosée dessus, il me semble que je bois toutes vos larmes....

Le petit coffret laqué commençait à s'emplir sur la cheminée..

II

Le train se mit en marche. René retournait à Paris, après quelques jours passés auprès de sa mère. Entre ses valises, il se rappela avec émotion les dernières paroles de la noble femme qu'il venait de quitter :

—Quand j'avais ton âge, lui avait-elle dit, j'avais aussi des petits secrets et je ne les confiais pas toujours à ma tante, parce que ma tante était vieille, et que les vieilles gens ne comprennent pas toujours les jeunes. Mais je les enfouissais précieusement dans le silence de mon coffret de laque. Il y a des cercueils pour le bonheur, comme il y en a pour les gens.

Le cahot des wagons le balançait lentement ; il essayait de s'assoupir : il ne pouvait pas.

—Est-ce bête, pensa-t-il, moi, un homme fort, de penser à une fillette avec tant d'insistance !...

Et il s'approchait de la portière pour regarder fuir la campagne, les arbres tordus, les villages gris. Il ne désirait plus rien. Il eût voulu seulement que le voyage se prolongeât indéfiniment afin de lui laisser la latitude d'espérer encore longtemps un bon retour. Ces voyages à rebours, il les aimait, à cause du supplice d'incertitudes qu'ils procurent. Il s'entourait de crainte, voluptueusement ; mais son âme, dépaysée par le changement, aspirait déjà à la solitude intime de sa petite chambre sur le jardin du Luxembourg aux lentes promenades, aux rêveries, à tout ce qui avait fait sa joie et que ces quelques mois venaient d'espacer.

— Bien sûr que je suis libre avec les *Pandectes* de Justinien, mais je me suis aperçu trop tard que j'avais, par erreur, recopié mes vers sur l'envers de ma thèse ; qu'est-ce qu'ils vont dire à la faculté ?

Et, une vague terreur du ridicule le saisissait, non pour lui, mais d'avoir exposé ainsi aux commentaires une aventure qui, pour être simple, ne lui en était pas moins chère.

—Un autre, à ma place, se disait-il, penserait aux femmes du monde, aux héritières ; moi, je suis d'un pays simple,—oui, d'un pays bien simple : la Bretagne, et je veux un amour simple comme elle ; ça me fera l'effet de continuer mon enfance, avec la naïveté des croyances....

Il lui vint à l'esprit de penser à toutes les femmes qu'il avait connues plus ou moins, et, sur la buée du carreau, comme sur un miroir magique, leurs visages venaient tour à tour se refléter. C'était comme un retour à travers le Passé, sur un chemin de fer de rêve. Son âme renaissait à l'Autrefois. Tout ce qui avait causé ses souffrances et avait fait naître ses espoirs n'était pas mort tout-à-fait. Mais il n'avait gardé, de tout cela, que des meurtrissures, et son cœur était resté blessé de toutes les craintes mal passées et de toutes les tristesses encore récentes....

Tout-à-coup des sifflets, un roulement sourd, et Paris avec toutes ses lumières qui étincellent dans le soir !

Une pensée vint à René en descendant du wagon : ce n'était plus la saison des violettes ; les violettes étaient finies ;—c'était la saison des roses....

III

René rentra au Quartier-Latin, s'arrêta devant les endroits connus ; mais, à mesure qu'il se rapprochait du magasin de Fanette, il allait moins vite, ce qui est contre toutes les lois de l'amour, mais ce qui est bien d'accord avec celle de l'appréhension qu'on en éprouve.

Rien n'était changé dans la petite boutique ; c'étaient toujours les fleurs jonchées en gerbes sur les planches, et les grands lis rigides qui se haussaient, et toute la cueillette de l'été, odorante, embaumée.

Ah ! Fanette ! Fanette ! oui, la voilà qui paraît, et René tressaille comme il n'a jamais tressailli pour aucune femme....

—Vous savez, monsieur René, une grande nouvelle !

—Une grande nouvelle ?....

— Oui ; je me marie !...

Il reste stupide, bouche-bée, comme un sot, les yeux fixes ; puis, il dit :

— Ah ! c'est vrai !... les violettes sont mortes !...

Il repense aux paroles de sa bonne mère : "Il y a des cercueils pour le bonheur comme pour les gens", et le nom de la jeune fille erre sur ses lèvres :

—Fanette, Fanette !....On ne peut pas s'appeler Fanette !.... Ça éveille une idée d'automne : Fanette, tout est fané !....

Qu'est-ce qui est fané ? Il n'en sait plus rien. Il est si las ! Il faut rentrer dans la chambre où ses livres l'attendent, et l'étude et la vie,—cette vie maintenant sans but.

IV

Le travail pour oublier ! Aujourd'hui que René est notaire, il doit tout connaître et sa science doit s'étendre encore, afin de savoir régir sa fortune et la destinée des autres, pour lui pour qui la fortune devient inutile et qui n'a pas de destinée. Il ne paraît plus se souvenir du temps où il mêlait des poèmes à ces choses graves.

Non, vraiment, il ne s'en souvient plus du tout !

Accoudé devant les dossiers de son étude, il tourne les pages et sa figure est bien impassible ; il n'y a rien qui décèle autre chose que l'attention : René est devenu sérieux homme d'affaire.

On n'entend pas de bruit dans l'étude ; la plume des clercs grince seule sur le papier.

Maître René classe ses dossiers et il murmure :

— Affaire Sévin.... Affaire Baillot.... Affaire Fanette Cail.

Sa voix s'arrête, et il se penche un peu plus :

— Affaire Fanette Cail : succession après décès du mari....

René est devenu pâle.

— Mais après tout, qu'est-ce qui dit que c'est la même ?

Et il passe.

— Affaire Brilon.... Affaire Zorn.... Affaire....

Mais il ne put pas aller plus loin sans revenir à son idée fixe, et le soir encore, il reprit le dossier.

Alors, il n'y put tenir : il se renseigna.

C'était bien Elle.

Elle, — celle du Passé !....

On apporta une lampe pareille à une grande fleur vive ; mais il l'abaissa, et quand on introduisit la veuve, l'ombre qui planait au-dessus de l'abat-jour empêchait de distinguer les visages ; il avança un siège :

—Ainsi, cinq ans de mariage et le vide au bout, madame : vous n'avez pas été heureuse !...

La veuve ne répondit pas, interloquée : elle était venue pour parler affaires, et voici qu'elle se trouvait en présence d'un homme dont la voix berceuse la plaignait.

—Oui, reprit le notaire, vous viviez dans un beau paradis de fleurs, madame ; votre existence s'écoulait au milieu des violettes.... Mais les violettes sont mortes.... et les roses aussi.... Vous aviez épousé un homme riche, trop vite....

—Mais, monsieur, comment savez-vous si bien ?

—Le notaire doit connaître les secrets intimes, madame ; avez-vous été heureuse, du moins ?

—Oh ! non, monsieur ! L'homme que j'ai cru aimer ne m'a pas rendu mon affection et je me suis aperçue bientôt que nous nous étions mépris en nous unissant. Ah ! si j'avais su !....

— C'est là l'éternelle parole de regret !....Que de fois je l'ai entendu prononcer !.... Qu'auriez-vous donc fait, madame, si vous aviez su ?....

— Comme les violettes, monsieur, je serais morte, et il ne resterait plus rien de moi, pas plus qu'il ne reste d'elles....

René, qui s'attendait à autre chose, se leva et, se dirigeant vers la cheminée, alla y prendre le coffret de laque : puis, il vint l'ouvrir sur la table.

Une odeur ancienne de vieilles fleurs d'autrefois embauma tout l'air de la pièce et des débris amoncelés de bouquets roulèrent sur le tapis....

Et, soudain, il releva l'abat-jour de la lampe.

Alors, Fanette reconnut René. Elle jeta un cri et se cacha le visage dans les mains. Elle avait tout compris.

Mais il s'approcha très près, et de sa douce voix :

— Vous voyez bien qu'il en reste quelque chose ! dit-il.

V

—Nous nous sommes compris un peu tard, dit Fanette à son mari, quand le train les emporta pour la Bretagne, mais nous nous comprenons d'autant mieux, et il est peut-être préférable qu'il en soit advenu ainsi !

René ne voit plus comme autrefois des visages de femmes s'estomper sur la vitre ; la trépidation berce la mélancolique joie de son âme, il est heureux, mais d'une façon un peu triste, ainsi qu'on l'éprouve à ressentir une jouissance qu'on désirait depuis longtemps et qu'on s'était un peu lassé d'attendre ; maintenant il se souvient de sa vie passée, de ses ennuis, de ses souffrances, de ses jours d'études, puis il dit :

—Fanette, nous donnerons le cercueil des violettes à ma mère ; mais, avant, nous les respirerons longtemps....

—Pour nous aimer davantage ! ajouta la jeune femme avec un accent très doux.

Et le cahot du train brisait leurs voix....

Le Cant et les bicyclistes.

La manifestation qui a eu lieu récemment à Londres contre les bicyclistes femmes ayant arboré le costume masculin a réjoui le cœur de tout Anglais qui garde le respect de la femme. On les a huées et l'on a bien fait, puisque c'était le seul moyen de leur prouver qu'elles commettaient, en s'affublant ainsi, un acte contraire à notre conception habituelle de la morale extérieure et de la respectabilité. Voilà une leçon qui, probablement, n'aura pas été inutile et calmera l'imagination de celles que la nouveauté de ce déguisement pouvait séduire.

On a beaucoup ri de cela à Paris où l'on est sur la pente de bientôt trouver ridicules les femmes qui continuent de s'habiller en femmes : preuve de plus que les manifestants londonniens n'avaient point tort.

Il est certain, en tout cas, que les femmes bicyclistes constituent une des curiosités, peut-être même une des attractions, du Paris moderne. On y est tellement accoutumé que l'on ne fait plus attention à tout ce que ce costume comporte d'immoralité et de laideur. Que quelques-unes—l'infime minorité ! — réussissent, malgré la vulgarité et le débraillé de leur travesti, à ne pas y perdre toute leur grâce et tout leur charme, soit, mais le reste... Les autres ! troupeau d'êtres hybrides à la démarche équivoque, en qui ne survit de la femme que juste assez pour les rendre plus caricaturales !

Que l'on nous traite d'arriérés : voilà un progrès auquel nous nous refusons...

Qu'on dise après cela que Paris n'est pas le réceptacle de tous les vices, et Londres, celui de toutes les vertus.

LE

Brûlé de Bazeilles.

I

Puisque voici revenir la triste époque de nos anniversaires funèbres, je viens me mettre à l'unisson et vous dire aujourd'hui une histoire vraie qui m'a été contée l'année dernière, à pareille époque.

Je chassais en Champagne quand, vers midi, mes amis et moi, harassés de fatigue et mourant de faim, nous arrivâmes à une petite ferme où nous demandâmes une omelette au lard et un petit vin blanc trop raide pour être champagnisé, mais capable de rendre des jambes à un paralytique.

Il n'y avait là qu'une vieille femme et son neveu, un homme d'une quarantaine d'années, tout bistourné de corps, traînant une jambe, ballottant un bras inerte, et ayant toute la partie de la face du même côté dévorée presque jusqu'à l'os ; l'œil était absent.

C'est lui qui nous servit.

J'ai le cœur solide, et malgré l'aspect affreux de ces coutures qui donnaient au visage de l'individu une vague ressemblance avec une carte géographique en relief, je ne perdais ni un coup de dent, ni une lampée.

Cependant, comme il nous versait le café dans de grands bols, je ne pus maîtriser ma curiosité.

—Je parie, lui dis-je, que c'est votre mère ou votre nourrice qui vous a laissé rouler dans le feu quand vous étiez enfant ?

—Faites excuse, monsieur, me répondit-il. J'avais douze ans quand cela m'est arrivé. Il y a vingt-sept ans, l'année de la guerre.

—Ah ! fis-je ; et comment cet accident a-t-il eu lieu ?

—Le récit vous ennuiera peut-être.

—Au contraire.

—J'allumai ma pipe et il commença.

II

« Nous vivions avec mon grand-père qui avait soixante-dix ans et était un ancien soldat d'Afrique, dans une petite ferme à dix kilomètres de La Veuve ; mes parents étaient morts et il m'avait recueilli.

«Comme il avait un petit cheval et une carriole, il avait été réquisitionné comme convoyeur et attaché à un bataillon d'infanterie de marine.

« Mon grand-père m'avait emmené, puisqu'il n'y avait personne à la maison.

« Ces hommes-là avec leurs capotes gris de fer, leur patalon bleu, leur képi bleu sombre et leur visage bruni par le soleil, étaient de rudes soldats ; leurs officiers, tont en ayant l'air très sévères, leur parlaient familièrement, et, du reste, ils étaient très disciplinés.

« Nous marchions depuis quelque temps déjà, quand, un matin, on entendit de loin le canon.

«— Tiens ! tiens ! me dit mon grand-père, on se battra aujourd'hui ; as-tu peur, Pierrot ?

«Je m'appelle Pierre, et c'était un nom d'amitié.

«Je lui dis qu'avec lui je n'avais peur de rien.

« Plus nous avancions, plus le bruit augmentait.

« Tout-à-coup, un officier à cheval arriva ventre-à-terre près du commandant, lui dit quelques mots en montrant un village sur notre gauche et repartit aussitôt.

«Le chef de bataillon commanda «Halte !... sacs à terre !» et fit sonner aux officiers. Ceux-ci formèrent le cercle autour de lui, puis revinrent vers leurs hommes, leur firent prendre les paquets de cartouches qui étaient dans leurs sacs et qu'ils fourrèrent dans des musettes de toile. On sonna la charge et de trois côtés les soldats se lancèrent sur le village.

«La fusillade commençait à crépiter.

«Mon grand-père avait arrêté la carriole en arrière, mais il levait le nez en l'air, flairait le vent, et ses yeux brillaient comme des éclairs ; des gens s'échappant du village passaient sur la route en se sauvant.

«—Quel est ce pays-là ? demanda mon grand-père à l'un d'eux.

«—C'est Bazeilles, répondit l'autre sans arrêter sa course.

«Le vieux ne tenait pas en place.

«—Reste là, me dit-il tout bas ; je vais voir ce qui se passe par là, et je reviens.

«—Non, murmurai-je ; je veux aller avec toi.

«Il me regarda longuement avec quelque chose de tendre dans la figure, puis soupirant :

«— Au fait, murmura-t-il, si c'est écrit, il vaut mieux que nous y passions tous les deux ensemble !

«Je marchai avec lui.

«Le tapage de la fusillade grandissait au fur et à mesure que nous avançions, et, de temps en temps, je me tournais vers le vieux pour le regarder.

« Je ne le reconnaissais plus. Il avait vingt ans de moins. Les narines de son grand nez palpitaient. Il avait des éclairs dans les yeux. Sa grande taille était redressée.

«A l'entrée du village, j'aperçus trois ou quatre soldats étendus sur le dos, les jambes écartées et une mousse rougeâtre leur coulait du coin des lèvres.

«C'est à peine s'il jeta un coup d'œil sur eux ; moi, je me sentais devenir pâle et je tremblais.

«Soudain, nous nous trouvâmes dans une rue. Au-dessus de ma tête, c'était comme un roulement de coups de feu. Mon grand-père me jeta tout à coup derrière un pan de mur qui avançait. Il me tombait des éclats de plâtre sur la tête. En face, de l'autre côté de la rue, était un soldat couché raide, son fusil à quelques pas.

«Le grand-père alla ramasser le fusil, défit la musette qu'il passa à son cou, fouilla la giberne, bourra ses poches de cartouches ; puis, en avançant pas à pas, il se mit à tirer vers le bout de la rue, tantôt debout, tantôt un genou à terre.

«Voyant qu'il s'éloignait de moi, je sortis de ma cachette et je courus le rejoindre ; je fus obligé de le tirer par le pan de sa blouse pour qu'il m'aperçut.

«La rue était pleine d'une fumée intense qui nous enveloppait.

«Il se retourna et m'aperçut.

«—Pauvre petiot ! Je t'avais oublié ! Viens vite !

«Il me prit par la main, courut vers une maison, me fit entrer en me disant :

«—Monte !

« Il y avait là un escalier au haut duquel on entendait un bruit effrayant. Il y grimpa avec moi. Les chambres étaient pleines de soldats et d'officiers qui tiraient par les fenêtres. Dans les embrasures des portes, il y avait des blessés.

«Mon grand-père se mit à tirer, lui aussi.

« Tout-à-coup, on entendit un bruit comme si la terre s'entr'ouvrait et un grand vent passa, et la moitié du plafond dégringola dans la pièce.

«—Ah ! les gueux ! cria un officier, et nous n'avons presque plus de munitions !

«—Qui vient avec moi en chercher ? cria le grand-père ; il y a des morts plein la rue !

«Il dégringola par l'escalier.

De grandes lueurs se montraient : le crépitement de la fusillade était à chaque instant couvert par le bruit du canon.

«Un lieutenant se pencha en dehors de la fenêtre.

«—Voilà le vieux qui revient ! fit-il. Il est chargé comme un mulet. Nous allons avoir des cartouches, capitaine !

«Ce dernier faisait le coup de feu à une fenêtre voisine et on lui passait des fusils tout chargés.

«—Tonnerre ! s'écria tout à-coup le lieutenant ; le diable s'en mêle ! Le pauvre vieux a son affaire. Clérin, descendez ramasser ce qu'il apportait.

«Un sous-officier partit, puis remonta avec quelques cartouches en disant :

«—Il a la moitié de la tête enlevée !

«Ces détails ne me sont revenus à la mémoire que plus tard ; sur le moment, je ne compris pas qu'on parlait du grand-père.

«La canonnade devenait effroyable. Les obus éclataient dans la rue, sur les toits, dans l'intérieur des maisons ; des murailles entières s'écroulaient. Des éclats passaient avec ce sifflement particulier que seuls connaissent bien ceux qui l'ont entendu dans ces moments terribles et abattaient des combattants autour de moi.

«—En route ! cria le capitaine.

«Et, sans faire attention à moi, tout le monde partit.

«Je restai seul au milieu des cadavres. Il montait d'en bas de grands piétinements qui s'éloignaient peu à peu. Je n'avais pas eu peur pendant le combat. Mais resté seul vivant au milieu de ces morts, je fus pris d'un grand tremblement et je me cachai sous un lit.

«Puis, un silence relatif se fit : c'est au loin maintenant que grondait la bataille.

«Néanmoins, j'entendais parfois des éclats de voix gutturales, parlant une langue brève, sèche, saccadée, que je ne comprenais pas ; puis, une fumée noire, sale, puant l'essence, emplit la chambre et m'étrangla.

« Je sortis de ma cachette, m'avançant à tâtons au milieu des nuages noirs et nauséabonds qui m'enveloppaient, et que j'essayais de repousser des deux mains. J'arrivai près d'une fenêtre mais je me rejetai en arrière. D'immenses langues de flammes s'y engouffrèrent tout-à-coup, me lèchant pour ainsi dire le visage. « Je courus vers l'escalier ; il brûlait.

« Néanmoins, je voulus sortir quand même, mais la septième ou huitième marche s'effondra sous moi, et je tombai dans un brasier.

«Je sentis une douleur atroce à la jambe ; mais la sensation du feu qui m'avait brûlé le visage me fit bondir sur un pied, et alors, m'appuyant contre des poutres enflammées, j'eus l'énergie de faire à cloche-pied huit ou dix sauts.

«Un hasard providentiel voulut que je me dirigeasse vers le jardin, au lieu de la rue.

« Là, je tombai ; mais l'air respirable qui commençait à m'arriver me donna une énergie infernale. Je me trainai, comme une chenille, m'aidant d'un seul bras et d'une seule jambe, vers l'extrémité de ce jardin. C'est quand je fus au bout que je m'évanouis.

«Combien de tmps se passa-t-il ? Je ne sais. Quand je revins à moi, j'étais couché dans une ambulance dans une grande propriété près de Sedan.

«Au bout de deux mois, j'en sortis dans l'état où vous me voyez, et j'allai retrouver une sœur de ma mère,—la vieille que vous avez vue,—dont le garçon a été tué le jour de Sedan, au 45e de ligne, et avec laquelle je suis resté.»

Mondanités.

Les derniers événements qui ont surgi, et qui préoccupent tous les esprits, avec l'anxiété et la gravité que comporte le sujet, font passer inaperçue la liquidation des anciens.

Au premier rang de ceux-là, il faut placer la question de l'Opéra Français, à laquelle, ce nous semble, on n'a pas accordé toute l'attention qu'elle mérite, lorsqu'il a été annoncé que le théâtre de la rue Bourbon garderait ses portes fermées l'hiver prochain.

Et pourtant, s'il fallait classer les plaisirs par ordre de mérite, il serait difficile, croyons-nous, d'en trouver beaucoup qui fussent comparables à celui que donne l'audition d'un grand Opéra.

La musique est par elle-même une expression trop élevée des sentiments de l'âme, sa voix porte trop loin, pour qu'il soit jamais permis de la considérer comme un art de légère importance au sein d'une société. Aussi s'étonne-t-on de l'indifférence dont elle fait preuve à son égard notre public où les dilettante ne se comptent plus.

Adieu, donc, les rêves de ceux qui se proposaient de bonnes soirées dans la vaste salle pleine des souvenirs d'autan. Ils tombent à terre comme les fleurs d'une guirlande dont on a cassé le fil, et laissent plus d'un regret.

Si ce plaisir nous est refusé, par contre, nombreuses, seront dit-on, les charmantes réunions que l'art, cet incomparable magicien, animera de ses fantaisies poétiques.

Les soirées musicales, qui sont des fêtes que l'on goûte à tous les âges, commenceront dès que rentreront dans leurs foyers les voyageurs qu'il est grand temps, en vérité, que les bises d'automne nous ramènent.

M. et Mme H. Gill sont partis la semaine dernière pour Wytheville, Vie.

Le Juge et Mme Fernander, avec leur famille sont arrivés il y a une quinzaine de jours de la Passe Christian où ils avaient passé l'été.

Mlle Ada Daujean est en visite chez sa sœur, Mme Henry Crozier.

Mme Léon Le Gardeur et les demoiselles Grima sont attendues à la fin de la semaine, de la Caroline du Nord où elles ont passé une partie de la saison.

Mlle Marie Trépagnier est allée passer quelques jours dans la paroisse St-Charles.

M. et Mme Frank Marques et Mlle Jeanne Marques sont partis mercredi pour Covington, Lne.

Mme Arthur McGuirk et ses enfants, arrivés récemment de Mandeville, où ils avaient passé l'été, sont partis pour la Caroline du Nord.

Le Dr F. Formento, dont l'absence a duré plus d'un mois, est arrivé, ces jours derniers, de New-York.

M. et Mme Thiébaud et leur famille sont à Covington, Lne, où ils resteront encore quelque temps.

Mlles Kate et Harriet McCall sont parties pour Wytheville, Vie.

M. et Mme Paul Gelpi sont arrivés lundi, de New York où à leur retour d'Europe ils avaient fait une étape.

Mlle Jeanne Forestier est partie pour New York, mercredi, avec M. et Mme Alfred Lionnet.

Le Dr et Mme P. Michinard, sont installés dans leur nouvelle résidence de l'avenue Esplanade.

Mme Henry Denis et sa famille, qui sont actuellement à la Passe Christian, y passeront le mois d'octobre.

M. et Mme Henry McCall et leur famille sont allés passer quelques semaines en Virginie.

M. G. W. Nott est arrivé de New-York ces jours derniers.

M. et Mme A. Lionnet et leurs enfants sont partis mercredi pour New-York.

Le Dr et Mme Fourguette sont revenus depuis une quinzaine de jours de Mandeville, où ils avaient fait un séjour de quelque durée.

Mme Harry Howard et sa famille sont actuellement à Philadelphie.

Que pensent nos lectrices, de la formule usitée en Allemagne, à la fin du dix-septième siècle, pour inviter une jeune fille à danser ?

" Mademoiselle, votre modestie bien connue et votre estimable réserve m'inspirent le désir de solliciter de votre bienveillance l'honneur de danser avec vous.

Je suis convaincu que vous ne prendrez pas ombrage de mon désir, mais que vous excuserez gracieusement ma légitime témérité.

Je vous supplie en conséquence, de ne pas refuser ma demande ; en l'acceptant, au contraire, vous me fournirez l'occasion de répondre pendant quelques instants, par une prévenance assidue à la manifestation de vos moindres volontés. "

La jeune fille faisait à cette demande de son danseur une réponse plus ampoulée et plus longue encore. Il est probable que le dernier mot du compliment obligatoire s'échangeait entre eux en même temps que résonnait le dernier accord de la contre danse.

On doit se féliciter que les mœurs se soient modifiées.

M. et Mme Cassius Meyer, qui, en route pour la Nile-Orléans, s'étaient arrêtés à Chicago, sont repartis de cette ville pour Waukesha où ils resteront encore quelque temps.

Le Dr et Mme P. E. Archinard et Mlle Marie Joubert, qui reviennent d'Europe, sont attendus à New York aujourd'hui.

M. et Mme J. H. Maury, qui sont au Nord, vont y faire une tournée qui durera plusieurs mois.

Mme Arthur Voorhies et sa fille, Mlle Rose-Aimée, sont de retour d'un charmant séjour à St-Martinville.

Mme Henry Crozier est de retour de la paroisse St Charles, où elle était allée passer un mois.

M. Jessie Rass, de St-Jacques, est à la Nouvelle-Orléans pour quelque temps.

Mme F. Tassin et Mlle Marie Tassin, revenues il y a peu de temps de la Caroline du Nord, sont parties ces jours derniers pour Nashville, Tenn.

Mlles Anna et Joséphine Miltenberger ont, la semaine dernière, quitté la Passe Christian pour New York, où elles feront un séjour de plusieurs mois.

BLANCHE.

Voir la suite à la 7me page.

MARTHE LA BRUNE.

FABLIAU

I

Marthe la brune
Avait trois amoureux ;
C'est trop pour une,
Et même aussi pour deux.

Le premier lui disait : "Petite,
Je suis épris de ta beauté !"
—"De ma beauté ?
En vérité,
C'est s'enflammer pour un frêle mérite ;
Mais calmez-vous : ça s'en ira bien vite !"

Et la fillette,
Toute follette,
Riait, riait,
Et s'enfuyait.

II

Marthe la brune
Avait trois amoureux ;
C'est trop pour une,
Et même aussi pour deux.

L'autre disait : "Mon bien suprême,
Je rends hommage à ton esprit !"
—" Monsieur, l'esprit
Qui vous séduit
Dans le bonheur ne peut rien par lui-[même,
Car ce n'est pas avec l'esprit qu'on ai-[me !"

Et la fillette,
Toute follette,
Riait, riait,
Et s'enfuyait.

III

Marthe la brune
Avait trois amoureux ;
C'est trop pour une,
Et même aussi pour deux.

Le dernier lui dit : "Ma Mignonne,
Je t'adore pour ton bon cœur !"
—"Pour mon bon cœur ?
Eh bien ! flatteur,
Ce bon cœur-là, dont ne parlait per-[sonne,
Si tu dis vrai, prends le : je te le don-[ne !"

Et la fillette
Tendre et simplette,
De l'amoureux
Fit un heureux !

Pour un Engagement
—OU UN—
MARIAGE
....La chose la plus indis-
....pensable est une magni-
....fique BAGUE avec un
....joli DIAMANT ou au-
....tres PIERRES PRE-
....CIEUSES pour le pre-
....mier ; et une BAGUE
....EN OR SOLIDE ou AL-
....LIANCE pour le se-
....cond.
....Vous pouvez avoir les
....meilleurs et à plus bas
....prix
—CHEZ—
FRANTZ BROS. & CO.,
BIJOUTIERS,
— Successeurs de —
FRANTZ & OPITZ,
No 129
RUE BOURBON.
12 sept—1 an

LORSQUE VOUS DÉSIREREZ
Un Serin bon chanteur, un Perroquet parlant bien, une jolie Cage, du Grain pur et frais, etc., allez chez
Louis Ruhe's New Orleans Bird Store,
MARCHAND D'OISEAUX,
319 rue de Chartres,
(A deux portes du Bureau de l'Abeille)
1er sept—1 an—dim

Changement de Local.
MALUS & HOFELINE
"Little Bee"
Imprimerie de Livres et Travaux d'Impression Divers,
NOUVEAU LOCAL
No 305 rue de Chartres
directement vis à-vis de l'ancien local, vers le 15 septembre, prêts à recevoir toutes les commandes à des prix raisonnables.
1er sept—1 m dim

A partir du 1er octobre, le coiffeur Charles Muller sera dans le local S. J. Schwartz, coin Canal et Dauphine.
4 sept—t 2 dim

Avis Spécial.
Les bureaux du COMITÉ SANITAIRE DES CITOYENS ont été établis au No 216 rue du Camp, où toutes communications pour ce dit comité seront reçues.
JAS. T. BAYDEN, Président. E. I KURSHEEDT, Secrétaire.
23 sep—